

cloches sont revenues de Rome, comme on dit. Ces cloches, dont le voyage me semblait si vrai, quand j'étais petit, que j'ai guettées de longues heures, regardant les nues, et que j'aurais juré avoir vu revenir à leur poste!

— Oui, le son des cloches reste toujours cher au souvenir de tout homme, quel qu'il soit, quelque balotté qu'il ait pu être par les orages de la vie; libres-penseurs, athées, indifférents, ressentent toujours une certaine émotion en les entendant, et les diables eux-mêmes en gardent une douce souvenance, si l'on en croit une légende charmante fort peu connue.

Il y avait un moine — un parfait et ancien religieux — qui avait fait un pacte avec le diable; je veux dire qui avait accepté les services d'un démon mixte. Ce démon n'était pas, en son âme et en sa condamnation, des plus coupables; il avait, dans les temps effroyables où se joua le grand conflit, il avait subi l'entraînement vague et presque moutonnier de Lucifer. Il ne s'était pas prononcé sur le fameux "Non Serviam", et s'était trouvé précipité hors de la joie et de la lumière, avant d'avoir eu seulement le temps de se reconnaître. De sorte que sa vie était comme un rêve, et qu'il ne savait plus ce qui était arrivé. Il n'était pas mauvais, mais il avait contracté la manie de la chute, en voyant se culbuter, dans l'ombre et dans la foudre, le pêle-mêle des légions noires! Puis... avec les longs et interminables siècles, avec l'insensible habitude de l'étonnement, il avait oublié cela, tout cela; il avait oublié.

Donc, un jour il avait remarqué la terre, et trouvant confortable d'y rester, aussi bien que dans les endroits où il était auparavant, il s'en alla dans les environs d'un monastère, car il aimait le silence. Là, je vous ai fait comprendre qu'il avait eu l'occasion de rendre service au vieil abbé, on ne sait pas comment. Le vieil abbé — un bon homme — comprit tout de suite (toutes ses réserves de conscience faites) l'horifiant malheur qui avait dû arriver dans l'éternité, au petit bonhomme infernal, et il ne déchargea pas de malédictions nouvelles sur son mélancolique et monstrueux visiteur. Il lui demanda, ne voulant pas être en retard avec un pareil personnage, s'il pouvait lui être quelque peu utile ou même agréable. Il insista, en voyant le pauvre démon secouer tristement ce qui lui servait de tête.

Eh bien, dit celui-ci, puisque vous me le proposez, je vous dirais que vous pouvez me faire du bien.

— Et comment? fit le moine.

— Ah! dit le démon, vous êtes bien le maître de faire bâtir un clocher, ici?

— Oui, dit le moine.

— Alors, faites bâtir un clocher avec une grande cloche, et puis faites-la aller la nuit, quand vous pourrez.

— Pourquoi? fit le moine, inquiet.

— J'aime les cloches... le son des cloches... les belles cloches...

L'abbé fit bâtir le clocher, et depuis, quand la cloche appelle les moines ou les fidèles, surtout la nuit, le petit bonhomme infernal, le pauvre diable pleure.

Et pendant que ses larmes coulent, au son des cloches, ses souffrances s'apaisent, et ce calme passager lui permet de goûter quelques instants de repos.

N'est-ce pas qu'elle est belle, cette légende?

— Il ne se passe pas de nuit de Noël sans que je pense à ceux qui, loin des groupes humains ou retenus par le devoir en quelque lieu isolé, sont forcés de passer solitairement cette nuit et ce jour de réjouissances.

Je pense aux gardiens de phare, aux gardiens de postes perdus dans les immensités boréales, je pense aux mineurs du Yukon, aux marins, aux compatriotes expatriés, je pense enfin à tous ceux qui, eux aussi, pensent aux joyeux Noëls passés en famille, au milieu de ceux qu'ils

aimaient, et ma pensée se transforme en rêve, dans lequel je les vois tous.

C'est ainsi que je vois ce brave Canadien dont l'aventure me fut contée l'autre jour.

Les hasards de la vie l'avaient fait échouer dans un pays minier, et il y travaillait depuis quelque temps, quand les mineurs se mirent en grève, — c'est un moyen sûr de dépenser les économies faites et le fonds accumulé en cas de manque d'ouvrage, — et notre ami, connu pour sa force et son courage, avait été retenu par les propriétaires comme gardien de nuit. On craignait que des grévistes mal intentionnés ne missent le feu aux bâtiments de la mine. Il s'appelait Pierre — Peter pour les Yankees.

Donc, une nuit de Noël, Pierre était de garde et s'embêtait royalement.

Au village, il savait que les amis, quoiqu'en grève, s'amusaient, pendant que lui...

Mais un Canadien trouve toujours le moyen de se désennuyer, et voici celui que Pierre trouva pour se débarrasser de son embêtement.

Il avait de la poudre et une tarière à sa disposition, plus des arbres près de lui. C'est tout ce qu'il lui fallait.

A l'aide de la tarière il perça des trous dans plusieurs arbres, deux douzaines peut-être, les remplit de poudre, laissa passer une mèche, les boucha fortement, et la fête commença, en mettant le feu à la première fusée.

Pif, Paf, Pouf, une véritable pétarade, tant et si bien que les détonations attirèrent l'attention des propriétaires de la mine, demeurant à peu de distance, et qu'ils arrivèrent en toute hâte pour voir de quoi il retournait.

— Don't fire! Peter! Don't fire!

L'artillerie de Pierre ayant terminé ses salves, les patrons lui demandèrent ce que diable il avait dans la tête pour tirer des coups de fusil, comme ça.

— Ce ne sont pas des coups de fusil, je n'en ai pas, mais voilà mon truc.

— Et pourquoi, grand Dieu, pourquoi?

— Pour fêter Noël, bateau! Est-ce que vous croyez qu'un bon Canadien va s'embêter pendant toute une nuit pareille!

Les patrons sourirent et lui offrirent un bon coup, qui fut absorbé avec tous les honneurs qui lui étaient dûs.

— Un bon mot aussi d'un brave Canadien perdu dans le bois, où il travaillait en chantier, selon son habitude, depuis des années, chaque hiver, sans avoir eu la chance d'entendre une messe de minuit.

Une année, cependant, voilà qu'on annonça qu'un missionnaire va venir, et Dieu sait si on lui fit fête; et Jean-Baptiste, qui assista au service divin, s'en souvenait longtemps après et résumait ainsi son émotion:

— Tiens, Joe, tu me croiras si tu veux, mais vrai, j'fournissais pas à changer ma chique de bord, pour m'empêcher de brailler!

— Ce ne sont cependant pas les isolés, les solitaires, qui sont peut-être les plus malheureux pendant ce jour de fête universelle, mais bien les miséreux qui vivent dans les grandes villes, au milieu de gens à l'aise, qui ont sous les yeux le luxe des autres, les richesses des magasins, et en sont réduits à lutter contre la faim et le froid.

Ceux-là sont réellement à plaindre, et c'est à eux que nous devons songer aussi, quand nous pensons à nos propres amusements.

Depuis vingt ans que j'ai le plaisir de causer avec les lecteurs du "Monde Illustré", devenu l'"Album Universel", je n'ai jamais oublié de faire un appel à leur générosité, en faveur des pauvres, à cette époque de l'année, et je continue cette vieille coutume, que je crois bonne.

— C'est Louis Ratisbonne qui va, par un de ses charmants apologues, me fournir le moyen de terminer ma causerie, en prouvant la nécessité de l'aumône.

Jean et Robert allaient à la messe un dimanche. Ils avaient tous les deux dix sous en pièce blanche,

Et s'en allaient tout fiers, bras dessus, bras dessous,

Causant de ce qu'on peut acheter pour dix sous. Juste au seuil de l'église, un pauvre les arrête: "La charité! j'ai faim!" Jean, détournant la tête,

Lui répondit: "Si je n'avais

Qu'un sou, je vous le donnerais.

Je n'ai pas de monnaie, aujourd'hui, mon brave

— Moi non plus, dit Robert, mais j'ai toute une

Prenez-la, voici de l'argent."

Et dans la main de l'indigent

Il met ses beaux dix sous, la pièce toute entière.

Il entra dans l'église alors avec son frère, Et tous les deux priaient très bien dans le saint

Mais la voix de Robert monta seule vers Dieu. Car il ne suffit pas de prier dans un livre:

Il faut, pour plaire au ciel, aimer les malheu-

Et leur donner l'argent quand on n'a pas le

Joindre les mains, c'est bien; mais les ouvrir, [c'est mieux!

Ouvrez donc largement les mains, mes amis, et dans les fêtes de familles que vous donnerez ou auxquelles vous assisterez, vous vous amuseriez doublement, sans remords, en songeant que, grâce à la pièce blanche que vous avez donnée, un pauvre peut sourire aussi pendant la grande nuit de Noël.

LEON LEDIEU.

VOICI L'ÉTOILE

Voici l'étoile du Berger

Qui se penche au bord de la nue,
Et se blottit, frileuse et nue,
Dans la dentelle du clocher.

Vers nos espoirs purs elle incline
Son front d'amour et de clarté
Parmi l'éclat diamanté
Du soir qui gravit la colline.

Quand sonne au ciel l'unique Nuit,
Elle part, d'un brusque coup d'aile,
Et vient, dans un nid d'hirondelle,
Chanter la messe de minuit.

Vers le mystère elle se penche
Et l'invisible archet divin
Fait vibrer, comme un cristal fin,
Son âme délicate et blanche.

Clochettes au timbre argenté,
Cantiques blancs, flûtes et harpes,
Tendent leurs mystiques écharpes
Sur l'étoile jusqu'au matin.

Puis, mettant son désert de lieues
Entre notre rêve et son ciel,
Elle attend un nouveau Noël
Pour rouvrir ses deux ailes bleues.

Alors, à l'appel des Bergers,
Elle vient au bord de la nue,
Et se blottit, frileuse et nue,
Dans la dentelle des clochers.

ALFRED COUPEL.

